



LES ANNALES DU MONT S^t-MICHEL



NOTRE COUVERTURE

VIERGE DE L'ABBAYE DE HAMBYE

(Photo H. Decaëns)

Assise, la Vierge présente l'Enfant-Jésus debout sur son genou gauche ; la tête de celui-ci et l'avant-bras droit de la Vierge sont brisés. La statue, qui date des premières années du XIV^e siècle, a conservé des traces de polychromie. « Le drapé et l'attitude de la statue gardent un caractère monumental, et sauf le sourire un peu mièvre cette Vierge est complètement exempte du maniérisme qui règne à la même époque dans les ateliers parisiens » (1).

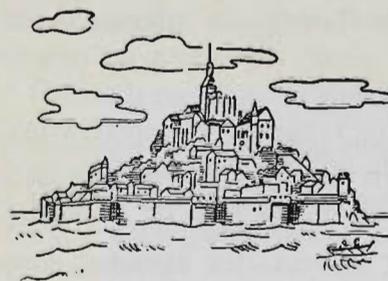
Cette grande statue est placée dans le croisillon nord du transept de l'église abbatiale du Mont Saint-Michel. Elle provient de l'abbaye de Hambye, dans la Manche. Elle a été donnée en 1878 par un zéléteur de saint Michel aux RR. PP. Missionnaires de Saint-Edme de Pontigny qui habitaient alors l'abbaye montoise.

(1) Germain Basin, *Le Mont Saint-Michel*, Paris, 1933, page 243.

PELERINAGE A TRAVERS LES GREVES

— SAMEDI 13 JUILLET 1974 —

Il sera présidé par Mgr Wicquart, évêque de Coutances.
Départ de Genêts (à dix kilomètres d'Avranches) à 8 heures le matin. Messe à 12 heures à l'Abbaye.
Retour à 16 heures.



Les Annales du Mont Saint-Michel

« Sur la terre comme au ciel »

(Matt 6/10)

« Que la volonté de Dieu soit faite. » C'est une expression que l'on entend bien souvent redire par des chrétiens aux moments difficiles, quand il n'y a plus rien à faire et qu'en face du naufrage de tout ce que l'on pensait, désirait et voulait — la foi faisant surface — on accepte ce que Dieu veut.

Mais ce n'est pas seulement ainsi que doit être faite la volonté de Dieu. Dans le christianisme, il n'est pas question seulement de résignation chrétienne. La vie du chrétien s'enracine au ciel, comme sur la terre.

Par sa foi, un chrétien peut et doit être toujours en contact avec un Autre qui connaît sa vie et son destin ; et cet Autre n'est pas de cette terre, mais d'un autre monde. Ce n'est pas un juge sans pitié ou un souverain sans appel qui ne demande qu'à être servi. C'est un Père. Père parce qu'il est en relation avec des fils, fils adoptés par l'intermédiaire du Fils unique, qui demeure avec lui depuis toujours.

Par conséquent, la vie du chrétien n'est pas et ne peut pas être menée par sa seule volonté et ses seules prévisions.

Malheureusement, bien des chrétiens se réveillent le matin déjà mélancoliques de l'ennui qu'apportera la journée qui commence. Ils se lamentent pour beaucoup de choses passées, à

venir et présentes, parce que ce sont eux qui se font leur programme de vie. Ce plan, fruit de l'intelligence humaine et de prévisions étriquées, ne peut donner pleine satisfaction à l'homme avide d'infini.

Ils se substituent à Dieu, au moins pour ce qui les concerne, et comme le fils prodigue, ayant pris leur part, ils la dépensent à leur façon, loin des conseils du Père et des liens de la famille.

Nous, chrétiens, sommes trop souvent des aveugles, nous avons abdiqué notre dignité surnaturelle. Nous répétons, tous les matins peut-être, dans le Notre Père : *Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel* (Mt 6/10), mais nous ne savons pas la portée de notre demande et nous n'agissons pas selon la prière que pourtant nous formulons...

Dieu doit être le moteur de notre vie et l'entraîner dans une divine aventure, inconnue de nous, où, spectateurs et acteurs en même temps de merveilleux desseins d'amour, nous pouvons donner instant par instant l'apport de notre libre volonté.

CHIARA LUBICH

(Méditations)

Si vous désirez vous abonner aux « Annales »

Abonnement ordinaire 10 F

Abonnement d'honneur 15 F

IMPORTANT

- Utiliser, pour le règlement, le C.C.P. suivant (à l'exclusion de toute autre adresse) : « Annales du Mont Saint-Michel », C.C.P. 4-42 Rennes.
- Signalez sur le talon de votre chèque s'il s'agit d'un abonnement ou d'un réabonnement.

La crypte Notre-Dame des Trente Cierges

Construite dans la première moitié du XI^e siècle, la crypte Notre-Dame des Trente Cierges sert de fondation au croisillon nord du transept de l'église abbatiale. Une seule ouverture permet à la lumière du jour de pénétrer directement dans cette chapelle ; il s'agit d'une petite fenêtre percée dans l'absidiole semi-circulaire qui la termine à l'est. Aux XI^e et XII^e siècles, elle recevait un peu plus de lumière par l'intermédiaire de deux ouvertures situées dans son mur nord. Cette crypte ressemblait alors à son homologue du sud, la crypte Saint-Martin. Comme celle-ci, elle était sans doute couverte d'une grande voûte en berceau plein cintre.

L'appelait-on déjà « Notre-Dame des Trente Cierges » ? Il ne semble pas ; à son sujet, Robert de Torigni, dans la deuxième moitié du XII^e siècle, parle de crypte de l'Aquilon, c'est-à-dire de crypte du nord (1). Mais le culte de la Vierge y était déjà honoré. Le 25 avril 1112, qui tombait cette année là le jour du Vendredi-Saint, alors que les moines chantaient matines, la foudre tomba sur le monastère et « réduisit en cendres tant l'église que les lieux réguliers, ne laissant que les voultres, pilliers et murailles qui restèrent toutes à découvert » (2). Le mobilier de la crypte du nord fut entièrement détruit, à l'exception d'une statue de la Vierge retrouvée intacte au milieu des débris calcinés de l'autel. C'était sans doute un signe du ciel, car cette statue était en bois ; le feu avait même épargné le tissu qui recouvrait le chef de la Vierge et le rameau de plumes qu'elle tenait dans la main (3).

Les annalistes ne nous donnent pas le nom de l'abbé qui entreprit la restauration de cette crypte. Est-ce Roger II qui, nous dit Thomas Le Roy, fit « réparer les ruynes de l'incendie

(1) *Chronique de Robert de Torigni*, édition Léopold Delisle, tome 1, page 299.

(2) Dom Thomas Le Roy, *Les curieuses recherches du Mont Saint-Michel*, édition E. de Robillard de Beaurepaire, tome 1, page 142.

(3) Thomas Le Roy, *ib.*, tome 1, page 142. — Dom Jean Huynes, *Histoire générale de l'abbaye du Mont Saint-Michel*, édition E. de Robillard de Beaurepaire, tome 1, page 164.

et faire les voûtes, murailles et tout le corps de logis, devers septentrion » (4), ou bien est-ce Bernard du Bec qui, on le sait, fit reconstruire le côté nord de la nef de l'église abbatiale ? En définitive, peu importe. Ce qui est certain, c'est que le 16 juin 1156, sous la prélatrice de Robert de Torigni, l'archevêque de Rouen, Hugues d'Amiens, consacra dans la crypte du nord un autel dédié à la Vierge (5).

On peut penser que cette chapelle prit très rapidement le nom de crypte « Notre-Dame des Trente Cierges ». Thomas Le Roy nous rapporte qu'on l'appelle ainsi parce qu'elle était éclairée de trente cierges ardents durant la messe qui y était célébrée quotidiennement (6). De son côté, Paul Gout, le grand restaurateur du Mont Saint-Michel, associe ce changement de nom à la construction de la Merveille, au début du XIII^e siècle (7). La Salle des Chevaliers, située en partie au nord de la crypte des Trente Cierges, devait en effet considérablement assombrir celle-ci. Pour favoriser les prises de jour et d'air dans la Salle des Chevaliers et dans le cloître, on aurait transformé la voûte en berceau plein cintre de la crypte en deux voûtes d'arêtes séparées par le grand arc doubleau de la voûte du XI^e (8). Selon P. Gout, ces travaux auraient permis tout d'abord d'agrandir les deux fenêtres du mur nord, situées de part et d'autre de la retombée de l'arc doubleau et donnant sur la Salle des Chevaliers, puis d'en ouvrir deux autres au-dessus des deux premières et donnant sur le cloître. Mais comme ces modifications ne procuraient pas suffisamment de lumière, les moines auraient installé un candélabre de trente cierges.

Ainsi modifiée, la chapelle des Trente Cierges est assurément moins belle que la crypte Saint-Martin qui n'a pas subi de modifications depuis sa construction. Mais elle n'en reste pas

(4) Thomas Le Roy, *ib.*, tome 1, page 143.

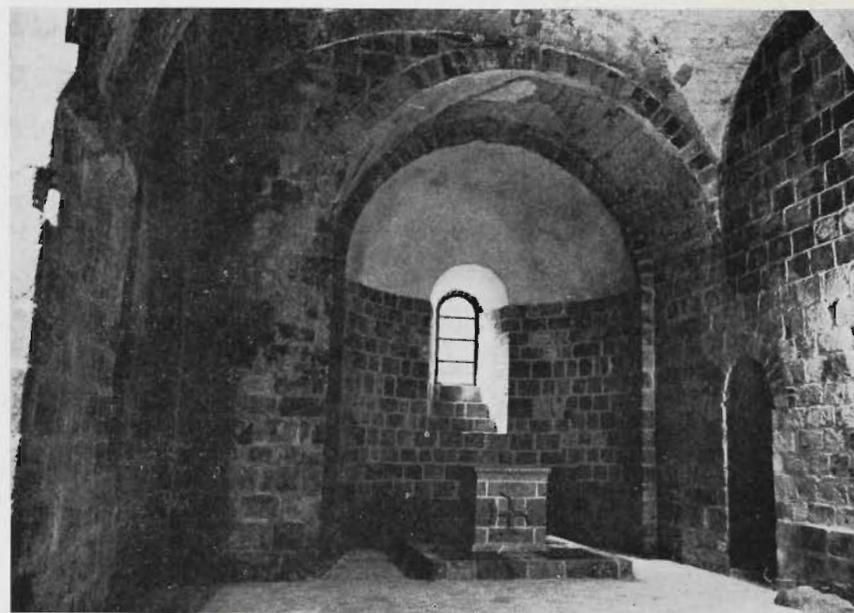
(5) Thomas Le Roy, *ib.*, tome 1, page 167. — Robert de Torigni, *ib.*, tome 1, page 299, et tome 2, page V.

(6) Thomas Le Roy, *ib.*, tome 1, page 143.

(7) Paul Gout, *Le Mont Saint-Michel*, Paris, A. Colin, 1910, tome 2, page 712.

(8) Paul Gout, *ib.*, tome 2, page 486.

moins très attachante. Elle occupait une place importante dans la vie religieuse du monastère ; on sait, en effet, que les Bénédictins sont très attachés au culte de la Vierge. C'est sans doute dans cette crypte qu'ils venaient chanter le « Salve Regina », après l'office de Complies. Ils pouvaient d'ailleurs s'y rendre directement de l'église abbatiale en prenant un escalier très étroit partant du transept nord. Cet escalier, qui avait été maçonné ultérieurement, peut-être au XIII^e siècle, a été récemment remis à jour par M. Froidevaux, architecte en chef des Monuments Historiques.



La crypte Notre-Dame des Trente Cierges

Comme beaucoup d'édifices du Moyen Age, ce sanctuaire vénérable était décoré de peintures. On en aperçoit encore quelques fragments du XII^e et du XIII^e siècles. Ce sont les seules traces de peintures qu'on puisse, de nos jours, voir dans l'abbaye.

En 1629, les moines bénédictins de Saint-Maur firent du réfectoire leur dortoir et de la Salle des Hôtes leur réfectoire. Ils démolirent l'absidiole du transept nord de l'église et celle de la

crypte des Trente Cierges dont ils firent un passage de communication entre le deuxième niveau de la Merveille et les bâtiments du sud (9). Ils retirèrent de cette crypte la statue de la Vierge qui y était restée, pour la mettre dans la nef nord de l'église préromane, Notre-Dame-sous-Terre, dont l'autel était déjà dédié à la Vierge.

Au début de notre siècle, Paul Gout fit reconstruire l'absidiole détruite par les moines du XVII^e siècle. Ces dernières années, M. Froidevaux a remis en état les murs et les voûtes de la crypte. Grâce à l'aide financière des Amis du Mont Saint-Michel, un autel en granit a pu y être placé. Une Vierge romane y aurait tout naturellement sa place. Souhaitons que les Musées Nationaux, dont les réserves sont riches, prennent l'initiative d'en déposer une ou qu'un généreux donateur puisse ainsi marquer son attachement au Mont.

Henry DECAËNS

(9) Thomas Le Roy, *ib.*, tome 2, page 175.

UN SÉMINAIRE DE JEUNES :

L'ÉCOLE DES MISSIONS

Institution privée d'enseignement secondaire

ALLEX - 26400 CREST

Une maison au service des jeunes désireux de poursuivre leur scolarité dans une atmosphère favorable à l'étude de leur projet d'un service de l'Église.

Un cadre de plein air ; des études secondaires menant au baccalauréat ; une formation spirituelle suivie.

Les élèves y sont reçus à partir de la 6^e, dès lors qu'ils ont un projet personnel de service de Dieu et de l'Église (clergé diocésain, vie religieuse, vie missionnaire). Ils viennent de tous les départements, même les plus éloignés. Écrivez-nous pour tous renseignements.

Le Choral « Ein feste burg », de Luther

dans la tradition religieuse et musicale

Le « Choral de Luther » : « DIEU EST UNE PUISSANTE FORTERESSE », est certainement le chant le plus populaire des Églises Protestantes.

Il nous est arrivé de l'entendre chanter en même temps par des Français, des Anglais et des Allemands, chacun dans sa langue : nous pensions à la « proclamation des merveilles de Dieu » rapportée par les Actes des Apôtres lors de la première Pentecôte chrétienne (2/1-11).

La musique, pas plus que la prière, n'a de frontières : ne pourrait-elle pas devenir un moyen de réconciliation entre les chrétiens et les hommes ?

Cette étude qui nous fera évoquer à plusieurs reprises les luttes entre les armées de saint MICHEL et celles de Satan voudrait y aider.

Le psaume 46

Luther n'avait pas été sans remarquer que le thème de « la Cité » se trouve exposé tout au long de l'Écriture qui se termine par la description de la « Cité céleste ». De plus, lecteur assidu et attentif de saint Augustin, il connaissait parfaitement le livre du grand évêque : « De civitate Dei ».

Aussi avait-il une préférence pour le psaume 46 qui représente Jérusalem comme une citadelle dont Dieu est le rempart. Ce psaume dit en quelle sécurité on vivait derrière les murailles de la ville, dans la « citadelle de Iahvé ». Là, on peut se moquer des assaillants : ce sont eux qui seront écrasés contre les fortifications.

Il est vraisemblable que ce chant de reconnaissance et de confiance fait allusion à la retraite précipitée de Sennachérib en 701 (2 Rois 19/55 ; Is. 37/36). Anéanties par une épidémie foudroyante, les armées assyriennes avaient été contraintes à abandonner le siège de Jérusalem qu'elles voyaient déjà prise. C'était un des grands miracles qu'Israël aimait à rappeler.

Ce thème de la citadelle s'amplifie pour affirmer que la véritable forteresse, ce n'est pas le mur d'enceinte, mais Dieu lui-même. Vivre à Jérusalem, c'est être le protégé de Dieu dont la sauvegarde est sans faille. Les pires menaces des ennemis

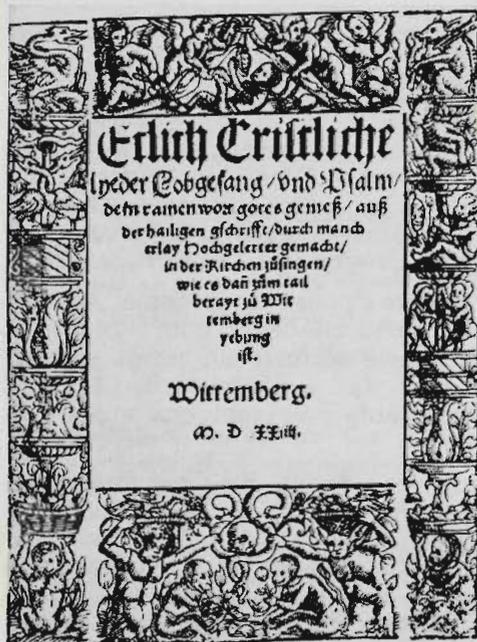
ou des démons s'évanouissent dès que la voix du Très-Haut se fait entendre.

Avec l'eau vive du canal d'Ezéchias, Jérusalem devient comme un nouveau Paradis Terrestre entouré de ses quatre fleuves et comme le symbole de la cité de paix, de lumière et de vie que décriront le prophète Ezéchiel (40-41) et l'Apocalypse (21).

La traduction allemande de Luther est parue en 1521. Elle a été transcrite en anglais d'abord par Thomas Carlyle, puis par Elisabeth Wordsworth. Les paroles traditionnelles françaises se trouvent dans le recueil des Eglises Evangéliques « Louange et Prière ».

Les origines du choral

Luther aimait la musique qui l'aïda à surmonter ses accès dépressifs. Il contribua à doter le Protestantisme de chants aussi remarquables par la musique que par les paroles, et les hymnes qu'il composa ou inspira, les mélodies qu'il transforma agissent puissamment sur les masses qu'il voulait amener à une authentique prière personnelle et communautaire.



Page-titre de « Etlich Cristliche Lyeder » qui contient quatre hymnes de Luther

vent d'airs déjà connus. Les textes étaient divisés en strophes

Aidé de son ami Johann WALTHER, de poètes et de musiciens, Luther proposa quelques modèles faciles à retenir, inspirés sou-

semblables, adaptées à la même mélodie. La reproduction ci-dessus de la première page du livre prouve que paroles et musique ont été publiées en 1524.

On a cru longtemps que « Ein feste burg », appelé « le choral de Luther », était l'œuvre du réformateur lui-même : on est certain maintenant, comme en fait foi le manuscrit retrouvé, qu'il fut composé par WALTHER et dédié par lui à Luther. Nos lecteurs qui possèdent le KYRIALE grégorien de l'édition vaticane pourront se rendre compte de l'origine liturgique du choral : la photocopie de l'autographe, où l'écriture est encore en brèves et en semi-brèves, permettra à chacun de reconnaître le « Kyrie » et le « Gloria » de la messe grégorienne dite « des Anges » (N° VIII), chantée partout à cette époque.

Jean-Sébastien Bach

La Bible traduite par Luther était devenue le livre de chevet du protestant ; le recueil de chorals en devint le catéchisme, le missel, le résumé théologique, le bréviaire familial que Jean-Sébastien Bach commentera musicalement.

Bach ne connut probablement pas la mélodie d'« Ein feste burg » telle qu'elle fut publiée en 1524. Mais nous sommes certains, l'inventaire de sa bibliothèque le montre, qu'il possédait les harmonisations de Johann ECCARD, élève de Roland de Lassus (1597), de Léo HASSLER (1608) et de Johann CRUGER (1640).

A son tour, J.-S. Bach a donné de ce choral plusieurs versions, avec des variantes mélodiques et des harmonisations différentes, cherchant à en simplifier le rythme et l'accompagnement (BWV 302, 303, 80). C'est ce dernier arrangement, chœur final de la cantate « Ein feste burg » qui, avec quelques modifications, est maintenant universel.

La cantate « Ein feste burg », de J.-S. Bach

Charles-Quint fut couronné empereur le 24 février 1530, jour anniversaire de la bataille de Pavie, célèbre en musique par le « chant des Lansquenets ». Quelques mois plus tard, le 25 juin, on lui remettait la CONFESSIO AUGUSTANA ou « Confession d'Augsbourg » qui reste jusqu'à nos jours le plus célèbre résumé de la foi protestante. « Elle doit subsister, écrivait Luther, comme « la véritable parole de Dieu, jusqu'au dernier jour. Un ange « du ciel lui-même ne pourrait y changer quelque chose, « et il devrait, dans ce cas, être maudit et chassé. »

Pour le bi-centenaire de cet événement, il y eut des services religieux à Leipzig les 25, 26 et 27 juin 1730, et une grande

solennité fut envisagée pour la Fête de la Réformation, le premier dimanche de novembre suivant.

C'est pour ce jour que, très probablement, J.-S. Bach composa sa cantate « Ein feste burg » (BWV 80), reprenant une œuvre antérieure aujourd'hui perdue.



L'Assemblée d'Augsbourg, dont les travaux donnèrent naissance à la « Confession d'Augsbourg » (1530)

Si l'on veut comprendre la musique des cantates et des chorals de Bach, il faut se rappeler que l'auteur écrivait pour le culte des églises de sa ville : ces œuvres étaient destinées à faire partie de l'office. Bach n'était pas seulement un « Cantor », un « Director musices », mais un chrétien qui avait médité sa Bible et dont la ferveur était reconnue. La cantate 80 est une prière sur le cantique de Luther. Le choral qui en est la trame ininterrompue représente la participation des assistants, et Picander, le librettiste de la « Matthäus-Passion » (BWV 244), les dénomme « die Gläubigen », les croyants. La mélodie populaire représente la prière de chaque fidèle, reprise par la foi de toute l'assemblée. C'est l'adoration solennelle de la communauté tout entière devant la puissance du Seigneur.

Jean-Sébastien Bach commence la cantate par une gigantesque **introduction** où il commente chaque verset de la mélodie qu'il développe en style fugué, à la manière de Pachelbel. Ce sont les voix, accompagnées de l'orchestre, qui préparent la venue de chaque fragment du cantique encadré par les trompettes aiguës de l'orchestre, et une mesure plus tard, par l'orgue avec les anches de seize pieds, le jeu le plus incisif et le plus puissant, expressément voulu par Bach.

Le choral, guidé ainsi par une double muraille sonore, progresse vers la cité, ou plutôt, car l'orgue obligé est là pour le rappeler, vers le Temple : tel un pèlerinage montant en chantant vers l'Eglise Abbatiale du Mont Saint-Michel.

Un chœur réunissant toutes les voix et tous les instruments, fortement rythmé, aux consonances pleines, termine ce premier mouvement de la cantate par la dernière phrase du choral : « Dieu triomphe toujours ».

Le **second mouvement** évoque le Christ, le fils de Dieu, qui vient combattre pour les hommes. Pendant que le Soprano chante le choral, une Basse lui répond que le Seigneur lui-même lutte pour nous. Pendant ce duo, la rude agitation de la lutte se déploie dans une musique de chevauchée et de victoire, car « aucun ennemi ne restera debout devant le Christ ».

« Le style récitatif, écrivait Monteverdi, c'est quand on parle en chantant ; le style lyrique, c'est quand on chante en parlant. » Ces deux formes de l'écriture vocale se succèdent avec bonheur dans le **troisième mouvement**, et donnent au librettiste la possibilité de suggérer une consigne : « Considère donc, enfant « de Dieu, le grand amour que Jésus a manifesté pour toi « en répandant son Sang : aussi, résiste aux attaques des armées « de Satan et aux tentations. » L'exhortation s'épanouit en prière dans l'**Aria** : « Viens, Jésus, reste avec moi, viens habiter dans mon cœur !
« Jésus, fais de mon âme ta cité ! »

Le **choral à Punisson**. C'est à ce moment que les troupes infernales donnent l'assaut. Mais tandis que l'orchestre qui décrit l'attaque des « diables prêts à nous engloutir », dans une musique imitant le serpentement satanique, comme dans « Matthäus-Passion » (BWV 244), lorsque le Soprano chante : « L'enfant (= Judas) que tu as mis au monde est devenu vipère » (Aria N° 12), toutes les voix chantent à l'unisson la mélodie du choral dont le pouvoir met en déroute les hordes infernales : « Même si l'univers était la proie des démons, nous « ne perdrons pas courage. Satan s'emporte avec fureur, mais « il ne peut nous nuire. Son pouvoir malfaisant ne peut rien « contre nous. D'un seul mot, nous l'abattrons. »

C'est la seule fois, dans les cantates, où les voix, toujours traitées harmoniquement à quatre parties, sont rassemblées en un immense unisson significatif d'un « Credo » fervent et d'une clameur triomphale.

Il y a toutefois, dans ce chant, plus qu'une sorte de peinture extérieure : on y perçoit une pénétration intime, une déclaration absolue et irrésistible de croyants étroitement unis, solidaires des mêmes espoirs et forts de la même foi. C'est une incalculable théorie de chrétiens qui s'avancent « en vainqueurs et sûrs de vaincre ». Nul ne peut, en entendant cette fresque grandiose, douter de la foi de Bach et de sa croyance à l'existence des Anges et des démons, de la nécessité de la puissance divine pour être « délivré du Mauvais ».

Duetto : un duo entre l'alto et le ténor continue : « Heureux « ceux qui louent Dieu de leurs voix, mais plus heureux sont « les cœurs qui le portent dans leur foi. » Bach fait chanter cette béatitude par deux mélodies parallèles, à la tierce et à la sixte, ces intervalles symbolisant, pour lui, l'union des âmes partageant la même sérénité. L'accompagnement, confié à un hautbois « da caccia », qui chante une quinte plus bas que le hautbois ordinaire, à un violon et au cembalo, contribue à renforcer l'expression de douce piété, de mysticisme même, dont ce morceau est empreint. (Dans la « Matthäus-Passion », deux hautbois joints en tierces et en sixtes veulent signifier également que le chrétien « dans les bras de Jésus » ne forme plus qu'un avec lui. - Aria N° 70).

Choral final. La cantate se termine par la reprise du choral, cette fois harmonisé à quatre voix, et soutenu par l'orchestre et l'orgue. Friedemann Bach, si c'est lui qui a ajouté les trompettes au chœur initial et au chant à l'unisson, a eu le bon goût de ne pas les prescrire ici. L'atmosphère de prière intérieure, dans un esprit d'unanime reconnaissance, n'en est que plus vive. La tonalité de Ré Majeur, celle de la foule entière des ressuscités qui jouissent de la victoire céleste renforce cette acclamation de la foi contre qui rien ne peut prévaloir, comme à la fin du « Credo » de la Messe en si mineur (BWV 232).

Comme les chrétiens de Leipzig en 1730, les auditeurs du XX^e siècle doivent admirer, en écoutant cette cantate, la science musicale de Bach ; ils doivent plus encore se plonger dans les sentiments d'émerveillement, de crainte sacrée, d'amour de Dieu et d'union avec leurs frères que leur apporte ce message de foi.

Le choral pour orgue « Ein feste burg » (BWV 720)

Dans toutes les éditions de l'œuvre d'orgue de J.-S. Bach, on trouve le choral qu'il « joua pour l'inauguration de l'orgue de l'église saint Blaise de Mülhausen le jour de la Fête de la Réformation en 1709. Nous avons même les indications de la registration dont il se servit sur l'instrument de trois claviers manuels et pédalier dont il avait dirigé la restauration ».

Ainsi résumée, l'histoire est quelque peu simplifiée, et la réalité nous semble plus complexe.

C'est en effet par les manuscrits de J.-G. WALTHER que nous connaissons cette œuvre : nous ne sommes pas loin de penser que Walther a écrit de mémoire l'improvisation de Bach qu'il avait suivie de près, étant sans doute son tireur de jeux, car Bach voulait mettre en valeur toutes les ressources nouvelles de l'orgue, et à cette époque, il était difficile à un exécutant de modifier ses plans sonores à l'intérieur d'une même pièce.

La présentation un peu désordonnée, échevelée même, de cette fantaisie, où les trois mouvements sont juxtaposés plutôt qu'enchaînés, nous invite à considérer cette œuvre comme une improvisation éblouissante,



J.-S. Bach improvisant à l'orgue

une blquette étincelante dont Walther aurait été après coup le restituteur consciencieux, ingénieux plus qu'audacieux. Le cantus firmus chante sous sa forme originale ou ornementée, il est confié à la main droite, à la gauche, puis à la pédale avant de revenir aux claviers manuels et de finir à l'alto, entouré du serpentement satanique. Le contrepoint passe de deux voix à trois, puis à quatre, pour se terminer en une guirlande jubilatoire à l'unisson. Nous n'avons pas ici, croyons-nous, une œuvre pensée, mûrie, réfléchie, comme les chorals « de Leipzig », « du Dogme » ou du « Petit Livre d'Orgue ».

Bibliographie

★ *LA CHAMBRE HAUTE*, bulletin pour groupes de prière (Bayard-Presses, 5, rue Bayard, 75380 Paris Cedex 08 - Un an : 20 F). Petit livret de 32 pages paraissant tous les deux mois. Lieu de rencontre pour ceux qui aspirent à une vie guidée par l'Esprit. Dirigée par le P. CAFFAREL, c'est la revue de la prière communautaire en dehors de l'assemblée liturgique.

★ *MON EXPÉRIENCE DE DIEU*, par Thomas R. KELLY. Introduction de H. CAFFAREL.

Un témoignage extraordinairement vivant et actuel. L'auteur, un Américain au franc sourire, marié et père de famille, possède le rare don d'exprimer en une langue directe, évocatrice, nuancée, les réalités de la vie avec Dieu.

Collection « Anneau d'Or » - 158 pages - 19 F - Distribution SOFEDIS, 29, rue Saint-Sulpice, Paris - En vente chez votre libraire.

★ *CAHIERS SUR L'ORAISON*. La revue de ceux qui veulent avancer sur les chemins de la prière - 6 numéros par an : 25 F - Aux Editions du Feu Nouveau, 5, rue Bayard, 75380 Paris Cedex 08 - C.C.P. Feu Nouveau 5563-68 Paris.

Prions avec le Saint-Père

M A I

Pour que les moyens de communication sociale servent à la vérité et à la fraternité humaine.

Pour que les moyens de communication sociale servent dans le Tiers-Monde, surtout en Asie, à la promotion des biens spirituels.

J U I N

Pour qu'à travers le mystère du Cœur du Christ les fidèles saisissent en profondeur la nature et la pratique de l'amour chrétien, source de pleine liberté.

Pour qu'en Afrique, surtout noire, les étudiants cherchent et trouvent une bonne connaissance de la Sainte Ecriture.



A l'occasion du Centenaire des « Annales »

Le 2 avril dernier, une rencontre amicale a eu lieu au siège des « Annales », au Mont Saint-Michel, et a permis de réunir quelques-uns des précédents directeurs, collaborateurs, ainsi que l'imprimeur. Voici la légende de cette photo où l'on voit, de gauche à droite :

M. Aristide CUDICIO, contremaître de l'équipe d'ouvriers travaillant au service des Beaux-Arts pour la restauration et l'entretien des bâtiments de l'Abbaye. M. CUDICIO fêta récemment le vingt-cinquième anniversaire de sa présence au service de la Merveille, aussi a-t-il droit à nos félicitations et à nos vœux !

M. DUCLOUÉ : curé du Mont Saint-Michel et directeur des « Annales » de 1942 à 1967. Actuellement, il est curé de La Lande-d'Aïrou et de Bourgunolles, à cinquante kilomètres du Mont.

M. HAMEL : curé du Mont Saint-Michel et directeur des « Annales » de 1967 à 1971. Il est actuellement curé-doyen de Périers, dans la région de Saint-Lô, à environ cent kilomètres d'ici.

M. BESNARD : curé du Mont Saint-Michel et directeur des « Annales » de 1935 à 1942. Il est actuellement chapelain du Carmel d'Avranches et curé du Val-Saint-Père, à vingt kilomètres d'ici.

M. HULIN : actuel curé et directeur des « Annales » depuis 1971.

M. SIMON : imprimeur à Rennes ; il édite les « Annales » à la suite de son père et de son grand-père : à lui et à tout son personnel si dévoué va notre amicale et profonde reconnaissance !

N.B. - M. Henry DECAËNS, un de nos précieux collaborateurs actuels, était là le 2 avril ; mais au moment où la photo a été prise, son devoir l'appela à guider les visiteurs dans l'Abbaye. Qu'il veuille bien nous excuser !

Vie de l'Œuvre de Saint-Michel

CONSECRATIONS D'ENFANTS

En mars et avril 1974, *vingt-sept enfants* ont été consacrés à Notre-Dame des Anges et à saint Michel :

Julien Moucheux, de Le Perreux (Val-de-Marne) ; *François et Agnès Depardieu*, *Jean-Yves Depardieu*, de Paris ; *Rémy et Jacques Mercier*, de Courty (Essonne) ; *Sébastien et Bénédicte Bordier*, Les Clayes-sous-Bois (Yvelines) ; *Lydie, Ludovic, Nzoumba, Belanda, Maleka Mouanga*, de Mougali (Congo) ; *Dominique Deschasse*, d'Auxerre (Yonne) ; *Philippe, Eric, Emmanuel, Marie-Claude et Sylvie Lunel*, de La Vacquerie (Calvados) ; *Le Van Son*, dit *Jean Garbagnati*, à Besançon (Doubs) ; *Jean Roussey*, à Illzach (Haut-Rhin) ; *Laure Pérot*, de Vaulx-en-Velin (Rhône) ; *Ouaya Malonga*, de Brazzaville (Congo) ; *Alexandre Hulin*, de Coutances (Manche) ; *Céline Lambert*, du Mont Saint-Michel ; *Alexandre Nollet*, du Mont Saint-Michel ; *Isabelle Robinard*, du Mont Saint-Michel (Manche).

ARCHICONFRÉRIE DE SAINT-MICHEL

Au cours des mêmes mois de mars et avril 1974, *soixante-et-un adultes* ont demandé leur inscription à l'Archiconfrérie de Saint-Michel. Les neuvaines mensuelles du 15 au 23 mai et du 15 au 23 juin, ainsi que la messe de chaque mardi sont célébrées à leurs intentions et pour tous ceux qui se sont recommandés à nos prières.

Adieux à nos chers défunts

M. Georges Pompidou, Président de la République : il était venu au Mont Saint-Michel pour l'inauguration des fêtes du Millénaire en 1965 ; *M. Eugène Séguineau*, à Marigny (Manche) ; *Sœur Marguerite-Marie Giraoult*, à Caen (Calvados) ; *M. Maurice Lecoutour*, à Sotteville (Manche) ; *Sœur Isabelle*, à Boxmeer (Hollande) ; *Mme André Guillard*, à Saint-Clément-de-Cherbourg ; *M. Roger Groult*, à Granville (Manche) ; *M. l'abbé Georges Durieu*, ancien curé de Ailly (Eure) ; *Mlle Bergé*, à Paris ; *Mlle Wagnon*, à Haumont (Nord) ; *M. Georges Canivet*, à Paris ; *Baron du Foussat*, à Ruch (Gironde) ; *Mme Philomène Judgé*, à Bais (Ille-et-Vilaine).

« Seigneur, accorde aux défunts de contempler ton visage, fais-nous partager un jour leur bonheur en ta présence. »

« Saint Michel, conduis-les tous dans la lumière de Dieu. »